

Touria BERRADA ABABOU

Le quarantième jour

Roman



Lettres
du monde
Arabe

L'Harmattan

Le 40^{ème} jour

LE QUARANTIEME JOUR

Lettres du Monde arabe

Fondée en 1981 par Marc Gontard, cette collection est consacrée à la littérature arabe contemporaine. Réservée à la prose, elle accueille des œuvres littéraires rédigées directement en langue française ou des traductions.

Les œuvres poétiques relevant du domaine de la littérature arabe contemporaine sont publiées dans la collection *Poètes des cinq continents* et le théâtre dans la collection *Théâtre des cinq continents*.

Derniers titres parus :

Redouane (Najib), *L'année de tous les apprentissages*, 2015.

Mebarki (Farid), *Du couscous dans le biberon*, 2015

Khemmal (Abdelkrim), *Les rebelles du mont noir*, 2015.

Khedher (Mahmoud-Turki), *L'antique refrain de Sidi-el-Meddeb*, 2015.

Laqabi (Saïd), *Gnaouas*, 2015.

Redouane (Najib), *A l'ombre de l'eucalyptus*, 2014.

Jmahri (Mustapha), *Les sentiers de l'attente*, 2014.

Alessandra (Jacques), *Café Yacine*, 2014.

Heloui (Khodr), *La rue des Églises. Il était une ville paisible : Tripoli au Liban-Nord*, 2014.

Abbou (Akli), *Le terroriste et l'enfant*, 2014.

Naciri (Rachida), *Appels de la médina (tome 2)*, 2014.

© L'HARMATTAN, 2016

5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>

diffusion.harmattan@wanadoo.fr

harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-07257-9

EAN : 9782343072579

Touria Berrada Ababou

Le 40^{ème} jour
LE QUARANTIEME JOUR

L'Harmattan

Première partie

Entre passé et traditions

Assise dans son salon dont une âme charitable avait recouvert les miroirs et les tableaux de draps blancs, enlevé les bibelots, et mis les housses à l'envers, Aicha se devait de continuer dans la représentation sociale. La douleur causée par la perte de son mari et le doute provoqué par la découverte de ce chèque parmi ses affaires, ne la dispensaient pas de jouer son rôle de veuve, dicté par une attitude et des formules ancestrales. Ces traditions tenaces ne l'agaçaient même plus. Elle commençait à découvrir leur bon côté et à comprendre pourquoi les femmes les avaient perpétuées alors qu'elles s'étaient libérées de beaucoup d'autres. Elle ne les percevait plus comme le boulet d'une époque révolue, mais plutôt comme une planche de salut à laquelle se raccrocher au milieu des courants qui perturbaient sa vie. Portée, comme son malheur en bandoulière, sous l'insistance de sa mère et des vieilles de la famille, la tenue de veuve était devenue pour elle un refuge et une aubaine. Peu importe que la djellaba blanche lui donne un air de nonne, camoufle ses formes et handicape ses mouvements, que les deux fichus blancs superposés accusent son teint pâle et accentuent son mal de tête. Elle se moquait également que les babouches tassent sa silhouette et l'obligent à traîner les pieds en pliant les orteils pour ne pas les perdre. Peu lui importait que cette tenue soit la même que celle dont on revêt les femmes à leur mort et qu'elle la stigmatise comme veuve, portant malheur aux hommes qui la convoitent et aux femmes qui la reçoivent. Cet habit lui permettait de trouver au moins le confort du laisser-aller dans sa détresse. Il la libérait des contraintes que les femmes s'infligent quotidiennement et volontairement.

Durant quatre mois et dix jours, elle n'aurait plus à choisir maquillage, coiffure, tenues et chaussures en fonction des circonstances. De plus, ces épais fichus lui servaient de bouclier. Ils protégeaient son visage contre le flot ininterrompu de personnes se relayant pour lui infliger selon le bon vouloir de chacun, deux, trois, ou quatre baisers. Jamais un. Elle n'avait qu'à baisser la tête en la penchant de droite à gauche ou dans le sens contraire, selon l'orientation des baisers humides qui s'abattaient sur elle.

Ce geste accompagnait les réponses rituelles : *que le malheur ne t'accompagne pas, que Dieu te préserve du malheur, qu'elle murmurait avant même d'entendre les classiques condoléances : que Dieu te préserve dans ta personne, que Dieu change l'amour en consolation.*

Un grand brouhaha signala la fin du dîner. Donc le début des départs et une nouvelle avalanche de baisers et de compassion. Tout en supportant les derniers assauts, Aïcha découvrit encore une fois le bon côté d'une *Kaida* - tradition - qui avait traversé les siècles, même si elle avait perdu son sens initial. Après avoir présenté leurs condoléances, connaissances et amis veillaient scrupuleusement à ne pas être suivis par les proches du défunt. Et ce, non plus comme à l'origine de cette tradition, pour leur épargner d'incessantes allées et venues mais pour ne pas être poursuivis par leur malheur. Cette superstition, devenue coriace, s'est étoffée avec le temps, chaque génération y ajoutant son grain de sel. C'est ainsi qu'être accompagné jusqu'à la sortie par des gens en deuil pouvait contaminer ceux à qui l'on rendait visite ensuite. La superstition ne donnant pas de délai à cette contamination, le temps finissait toujours par la confirmer. Parfois à court terme. Surtout si on rendait visite à un malade.

Les derniers bruits métalliques des tables rondes basses repliées sous l'œil vigilant du traiteur annoncèrent à Aïcha la fin de son calvaire. Un grand silence régnait enfin. D'un geste de lassitude, la veuve arracha ses foulards pour libérer ses cheveux châains et épais. Elle massa ses tempes et jeta un coup d'œil autour d'elle. Elle eut presque un sourire en voyant Zineb revenir après avoir accompagné le dernier groupe. Cette dernière manifestait un soulagement comique :

-Le troisième jour est particulièrement pénible. C'est une *grande réception... sans invitation*. Sans la présence des Tolbas psalmodiant le coran et l'absence des youyous, on se serait cru à un mariage.

Zineb, constatant qu'Aïcha ne faisait déjà plus attention à elle, essaya de la divertir :

- J'ai les pieds en marmelade. En tant qu'amie, je n'ai que

des inconvénients : la corvée des raccompagnements et la peine partagée.

Aïcha semblait absente. Zineb avait déjà senti que la préoccupation emboîtait le pas à la grande douleur et à la révolte des deux premiers jours. Elle ne paraissait plus concernée par tout ce remue-ménage, ces va-et-vient incessants ainsi que les ordres et contre-ordres donnés par tout le monde, à n'importe qui, à propos de n'importe quoi. Son mutisme résistait même au talent de son amie à tourner en dérision les situations les plus ordinaires ou les plus dramatiques. Même l'attitude de Tahar, son beau-frère, qui avait pris la main dès le jour du décès de son mari, ne semblait plus l'énerver.

L'apparition de ce dernier, gonflé comme un paon dans sa djellaba blanche et son air satisfait, détournèrent l'attention de Zineb. Il s'affaissa sur un matelas et prononça d'une voix tonitruante, afin que tout le monde en soit témoin : *Dieu soit loué. Que Dieu ait son âme, il a eu une belle cérémonie du troisième jour.* Zineb leva les yeux pour observer la réaction d'Aïcha. Cette dernière ignora son regard. Elle ne laissa apparaître ni exaspération face aux propos de son beau-frère, ni connivence quant au coup d'œil de son amie.

L'arrivée de sa mère, Lalla Fatima et de la belle-mère de son mari Lalla Khnata, se soutenant comme de vieilles amies n'attira pas plus l'attention d'Aïcha. Elle s'était habituée à cette proximité que crée la mort entre les vivants les plus éloignés. Elle commençait aussi à connaître la capacité de ces *mamies-boomeuses*, comme les appelait Lamia sa fille cadette, de passer des embrassades aux médisances, des lamentations aux propos enjoués et du rire aux larmes. Leurs va-et-vient incessants et désarticulés qui ne s'arrêtaient que lorsque leurs jambes les trahissaient, inspira Zineb qui cherchait à tout prix à la faire sourire. Collée à elle et jouant le reporter, elle commentait et décrivait à voix basse l'agitation des deux vieilles femmes qu'elle avait surnommées les vaches folles. Mais ses commentaires et descriptions qui avaient réussi à la dérider le deuxième jour, n'arrivaient plus à la sortir de son mutisme. Ce qui ne fit pas renoncer Zineb à lui faire des clins d'œil à la vue

des deux amies de circonstances. Aïcha, qui appréhendait un contact humide assuré et espérait écouter leurs effusions, présenta sa tête aux baisers des deux femmes. Cela ne les empêcha pas de s'éterniser et d'entonner debout le même discours qu'elles lui tenaient depuis le décès de Hamid. Elles eurent beau se relayer, se compléter et se reprendre, enquiller pêle-mêle le peu de littérature religieuse qu'elles avaient apprise durant leur longue vie, confondre proverbes, Coran et Hadiths - paroles du prophète - pour lui assurer que son mari était au paradis et qu'il ne fallait pas le brûler avec des larmes, cette fois-ci, leur débit ne lui en arracha aucune. En désespoir de cause et faute de pouvoir, comme les deux premiers jours, provoquer chez la veuve des sanglots dès qu'elle semblait plus calme, elles fondirent elles mêmes en larmes avant de s'affaisser près de Tahar dans un geste théâtral.

Celui-ci saisit l'occasion pour afficher la supériorité de son savoir religieux sur celui des deux femmes. Il reprit avec emphase le même thème qu'elles, mais avec des versets coraniques et paroles du prophète maîtrisés. Sûr d'avoir conquis ce public admiratif, il attendit que les deux femmes épuisent leurs dernières larmes pour faire des commentaires sur la cérémonie. Il passa en revue la soirée de A à Z : la voix mélodieuse des Tolbas qui avait fait couler les larmes des plus endurcis, la Mouloudiya - hymne à la naissance du prophète - que tout le monde avait suivie debout, pieds nus et tête couverte. Même Danielle *la nasranya* et Rebéqua *l'Yhoudya* qui n'en comprenaient pas un traître mot. La Jadba - balancement - avait créé une transe collective, même auprès du personnel qui s'était mêlé à ceux qui se balançaient d'avant en arrière à un rythme de plus en plus accéléré, en répétant *Dieu est vivant*. La cuisinière, les cheveux défaits, avait mis tant de ferveur, qu'elle en était tombée par terre, prise d'une crise d'hystérie. Il avait fallu la réanimer avec un oignon frotté sur le nez et un bol d'eau lancé au visage. Heureusement, le dîner était déjà prêt. Car bien qu'elle ait repris ses esprits, elle était incapable de se tenir debout, encore moins de cuisiner. Le Doua - imploration - au cours duquel les Tolbas s'évertuèrent à trouver toutes les qualités au défunt et implorèrent Dieu

de le récompenser, et par précaution de lui pardonner s'il avait commis un péché, sans oublier la famille, les amis et tous les assistants, fut écouté dans un silence de mort, interrompu de temps en temps par un Amen collectif et quelques reniflements.

Tahar, en bon maître de maison qui avait l'œil à tout, n'oublia pas aussi de citer le nom de ceux qui avaient le plus pleuré, ceux qui avaient le plus apprécié la nourriture et ceux qui n'avaient fait que bavarder. Il cita même un ami de Hamid qui s'était exclamé à la vue d'une ancienne copine : «quelle occasion heureuse et bénite de te rencontrer !!!» Ces derniers avaient ainsi passé leur soirée à évoquer les souvenirs espiègles de cette époque du lycée mixte de Port Lyautey, oubliant que ce lycée avait été rebaptisé depuis l'Indépendance, lycée Abdelmalek Essadi, que la ville aussi avait retrouvé son nom de Kenitra, d'avant le Protectorat, zappant au passage les circonstances dramatiques de leurs retrouvailles.

Lalla Khnata, reprit le flambeau alors que son fils recouvrait son souffle :

- Que Dieu donne la santé à cette cuisinière qui a préparé le dîner. Le couscous aux raisins secs et oignons caramélisés au miel était délicieux. Le poulet aussi. Les gens en ont mangé le bout de leurs doigts.

Zineb murmura à Aïcha qu'elle appréciait cette expression de «manger ses doigts». Elle était plus ragoûtante que celle de manger sur la tête d'un teigneux que son amie Danielle répétait lorsqu'elle appréciait un Tajine. Mais cette remarque ne dérida pas son amie.

Pour Lalla Fatima il n'était pas question de laisser penser que ce sujet était exclusivement la spécialité de Lalla Khnata, *la fassiya*, née, éduquée et ayant résidé toute sa vie à Fès. Et pour prouver que le fait d'avoir quitté la capitale du raffinement n'avait en rien diminué son savoir culinaire, elle prit la parole manu militari. Pendant un moment, les deux femmes parlèrent en même temps, de plus en plus fort. Chacune essayant de s'accaparer la parole. *La langue de fer* entre les deux femmes se termina au bout de quelques minutes de cacophonie au cours desquelles plusieurs piques furent échangées. Lalla Khnata déclara

forfait face à la voix aiguë de Lalla Fatima. Cette dernière profita de cette accalmie pour faire un descriptif exhaustif du poulet *mqualli* : les poulets étaient bel et bien de grain, la sauce onctueuse, comme l'indiquait l'appellation du plat, mais trop salée et avec un trop fort goût de gingembre. En plus, le citron et les olives confits qui les garnissaient n'étaient pas faits maison. Tahar, qui dans l'intervalle avait retrouvé son souffle, reprit la main. Il ne fallait pas se laisser éclipser :

- Pourtant le traiteur que j'ai fait venir de Fès est le spécialiste des mariages et des enterrements.

Lalla Khnata, à qui le knock-out concédé à Lalla Fatima n'avait pas fait avaler sa langue, détourna la discussion. Le terrain qu'elle choisit ne laissait aucune chance à son ennemie intime. Elle s'adressa à Tahar :

- Que Dieu ne nous prive pas de toi. J'avais deux yeux. Dieu m'en a enlevé un. Qu'il soit loué de m'avoir laissé l'autre. Qu'est-ce qu'on aurait fait sans toi !

Déstabilisée par la manœuvre, Lalla Fatima fit un clin d'œil à sa fille et à son amie. Mais Aicha semblait ailleurs. Zineb fit semblant de s'affairer à ramasser des grains de couscous tombés sur le matelas. Sans crier gare, Lalla Fatima se leva en s'adressant à sa fille :

- Il faut monter dans ta chambre et essayer de dormir. La journée a été rude pour toi. Mais avant, il faut manger. Tu n'as rien avalé de la journée.

- J'espère qu'elle a pu manger le couscous qu'on lui a servi tout à l'heure.

Le ton innocent de Tahar ne trompa personne. Il cherchait l'escalade. Zineb réagit. Elle se baissa vers son amie et lui murmura à l'oreille :

- On recommence à parler de toi à la troisième personne. Monte dans ta chambre, avant que *la régata* n'éclate.

Aicha émergea. Ne voulant pas assister de nouveau à une prise de bec entre sa mère et son beau frère elle se leva, embrassa sa propre main droite, puis l'agita en direction de tout le monde. Elle savait que cette manière de souhaiter une bonne nuit collective allait lui attirer la désapprobation de sa mère qui, chaque fois qu'elle saluait ainsi, la traitait de *tayaba de hammam*. Mais, malgré le souvenir

d'oumni Hniya, la vieille masseuse du hammam *nasranya*, morte penchée sur ses seaux, il lui était plus supportable de s'imaginer en cette tayaba avec son visage sans âge, son corps flasque dégoulinant de sueur, ses seins en aubergine et son hernie que le pagne noué en arrière mettait en évidence chaque fois qu'elle se baissait sur le bassin d'eau, que de subir de nouveau la corvée des embrassades. Elle se dirigea vers l'escalier. La voix de son beau-frère l'arrêta net :

- Aicha, il faut qu'on parle.

Sans se retourner, elle répondit que ça pouvait attendre. Elle reprit sa marche en ajoutant qu'il n'y avait pas le feu. La voix de Tahar tonna qu'il était de son devoir d'héritier mâle de régler cette question d'héritage le plus tôt possible.

- On parlera de ça demain, hurla Aicha en s'éloignant. Lalla Fatima et Lalla Khnata se regardèrent. Leur rôle de sages prit le dessus sur leurs dissensions culinaires. Elles s'adressèrent en même temps à leur progéniture :

- Que Dieu maudisse *le chitane*.

Tahar ignore sa mère. Et au lieu de maudire Satan, il cria encore plus fort :

- Les adouls - notaires - viendront demain matin. Je les ai d'ailleurs déjà contactés. Sommes nous musulmans oui ou non ? C'est le Chraa - la loi - qui exige de faire établir le nombre de morts et d'héritiers le plus tôt possible après un décès.

Il ajouta pour se donner bonne conscience : Pas moi ...

Lalla Khnata, qui brûlait d'envie d'intervenir depuis sa défaite cuisante, pas encore digérée, saisit la balle au bond :

- Tu as raison. Celui qui néglige une seule lettre du Chraa le regrette toujours. C'est notre seigneur le prophète Mohamed, que la prière soit sur lui qui le dit.

Lalla Fatima, qui ne pouvait pas lui laisser l'avantage du savoir, la reprit :

- C'est une simple mathla et non un hadith.

Tahar, ne voulant pas être de nouveau débordé, mit fin au débat :

- Proverbe ou Parole du prophète, il faut battre le fer tant qu'il est chaud.

Non impressionnée par le ton martial de Tahar, Lalla-Fatima dit :

- Chaque retard a un bienfait.

Pour couper court à toute velléité de discuter sa décision, Tahar se mit debout, embrassa la main de sa mère qui lui dit que *le matin apportera l'inspiration*. Zineb, qui avait ralenti son pas et celui de son amie, lui dit à voix basse :

- Chez les autres, c'est la nuit qui porte conseil. Mais chez nous, c'est le matin.

- Ça revient au même. L'essentiel, c'est d'aller au lit, écouter ses os et attendre la solution.

- Je te retrouve là. Tu sors toujours de ces proverbes !

- J'aime les proverbes. Ils reflètent la mentalité de chaque peuple. Les nôtres sont pleins d'une sagesse qui appelle à la réflexion avant l'action.

- Dis plutôt qu'ils justifient l'inertie.

Sans répondre, Aicha hâta le pas. La peur d'être prises en flagrant délit d'espionnage par Tahar et sa mère qui passaient sous la rampe d'escalier, lui donna des ailes. Elle ne s'arrêta qu'une fois arrivée devant sa chambre. Zineb eut un mouvement d'hésitation. Elle aurait voulu entrer avec son amie mais sentait qu'Aicha cherchait à rester seule. Quelque chose semblait la tracasser. Pas uniquement la mort tragique de son mari et les soucis d'héritage. Ni le départ précipité de ses filles, deux jours après le décès de leur père. A la peine et au dépit, semblait s'être ajoutée la préoccupation. Elle lui dit :

- Bon, je te laisse écouter tes os.

- Oui. Faute d'avoir des méninges qui travaillent et que je pourrais écouter.

- Je vois. Pour toi, l'image que reflète le proverbe n'est pas très flatteuse.

- Au contraire. C'est sage de savoir se reposer quand il ne sert à rien de réfléchir ou de s'agiter. Baudelaire a bien loué la féconde paresse de l'esprit. Cela me rappelle ce que disait mon mari à son frère.

- Tu veux dire à son demi-frère.

- Demi-frère ou frère à part entière, il hérite de la part du lion. Bonne nuit.

Zineb ressentit sa révolte. Elle la retint par la manche de sa djellaba :

- Dis-moi quand même ce que disait ton mari à son frère.
- Chaque fois qu'il faisait trop chaud ou trop froid à Fès, Tahar prenait ses cliques et ses claques et débarquait chez nous à Kenitra. Souvent accompagné de Lalla Khnata, sa mère. Leur séjour durait plusieurs semaines. Alors que Lalla Khnata disait *qu'un âne et une femme ne se reposent jamais*, et trouvait toujours quelque chose à faire, Tahar lui ne quittait pas le coin télé. Si en été, il allait l'après-midi à la plage de Mehdy, l'hiver, il passait sa journée à zapper et à boire le thé que Dada Lyakout lui servait. Quand mon mari rentrait fatigué de son cabinet, il le regardait avec envie et lui disait : *trime ô forçat pour le dormeur*. Tahar, toujours de bonne humeur, lui répondait par un éclat de rire en disant que *le repos du corps est le commerce du pauvre*. Il assumait son rôle de dormeur et de pauvre. Au début de mon mariage, cela me choquait. Je disais à mon mari qu'il humiliait son frère et qu'à sa place, je serai vexée. Il me répondait que si j'étais à sa place, j'aurais une autre vision des choses. *La satisfaction du corps étouffe les tourments de l'intellect*.

Zineb éclata de rire. Le regard triste de son amie le lui fit regretter. Après un silence, elle dit :

- Je n'arrive pas à prendre conscience de la mort de Hamid. La mort ne lui va pas.

- Il n'a pas dû réaliser lui-même ce qui lui arrivait. Je me demande si ce qu'on raconte sur la malédiction de cette autoroute de Fès ne contient pas une part de vérité.

- Si malédiction il y a, ce n'est pas parce que cette autoroute a été construite sur un cimetière. C'est plutôt cette soumission de l'humanité à payer un tribut pour le progrès. Le jour où l'homme a inventé la vitesse, il a accepté ces morts violentes. On sacrifie des êtres humains aux routes comme les anciens Egyptiens les sacrifiaient au Nil.

La voix de Tahar leur parvint d'en bas et interrompit leur soliloque. Il réclamait d'un ton autoritaire qu'on lui apporte un plateau de fruits et de l'eau. Aicha murmura avec tristesse : «le forçat a trimé pour le dormeur».

L'arrivée de Lalla Fatima qui avait monté les escaliers

sans se faire repérer, mit fin à leurs chuchotements. Elle avait l'art de surgir au moment où personne ne s'y attendait. Avec son air essoufflé, on se demandait comment elle s'arrangeait pour qu'on ne l'entende pas arriver. Mais son air bonhomme chassait les soupçons des plus incrédules. Personne ne s'imaginait qu'elle avait une carrière d'espionne professionnelle. A part Aicha, dont l'enfance avait été marquée par l'image de sa mère, l'oreille collée aux portes. Quand il lui arrivait de se faire surprendre en flagrant délit d'espionnage, elle se contentait de mettre le doigt sur la bouche pour imposer le silence, et continuait à écouter. Lalla Fatima considérait que l'espionnage faisait partie de son rôle de mère, d'épouse, et de maîtresse de maison.

Adolescente, Aicha s'enfermait à clé quand elle recevait ses copines. Mais elle avait fini par comprendre que cela ne servait à rien. Au contraire. Sa mère prenait ses aises à écouter leurs confidences derrière la porte fermée. Lorsque quelqu'un ouvrait brusquement, elle ne paraissait nullement gênée. Elle servait toujours un prétexte pour convaincre de sa bonne foi : un plateau de thé, un plat de gâteaux. Aicha finit par appliquer le proverbe chinois qui recommande de laisser les portes ouvertes pour qu'on n'écoute pas derrière. Mais elle savait pertinemment que rien de ce qu'elle faisait, elle ou ses amies, n'échappait à sa mère. Sa façon innocente de poser des questions, de sauter du coq à l'âne, son art de prêcher le faux pour connaître le vrai et d'extrapoler, complétaient les informations glanées à droite et à gauche captées par ses oreilles toujours à l'affût. Avant son veuvage, Lalla Fatima usait des mêmes méthodes avec son mari si Omar. Il était toujours épié et jaugé. Même si elle était convaincue qu'il était pieux, sans fantaisies, loin d'être un chaud lapin. Mais cela ne l'empêchait pas de se méfier, même d'un balai portant un chiffon. Sa devise était : *Que Dieu maudisse celui qui fait trop confiance.*

Dada Rihana, qui faisait partie de son trousseau, n'échappait pas à son œil inquisiteur. Surtout le vendredi, quand le souak - écorce de noix - accentuait le contraste entre le rouge de ses gencives et la blancheur éclatante de ses

dents. Ce qui donnait au noir de son visage un éclat, qui, avec ses formes confirmées et son déhanchement rava-geur, ne pouvait qu'attirer le regard de si Omar. Pour-tant, elle savait que son père hajj Abdeslam avait bien précisé à son mari le statut de Rihana. Elle était esclave de cuisine et pas de lit. De plus, son mari n'arrêtait pas de critiquer l'attirance qu'avaient les fassis pour la chair chaude. Mais malgré cela, Lalla Fatima tenait Rihana le plus loin possible du champ visuel de son mari, et son territoire, la cuisine, était interdit à ce dernier. Les autres travaux de la maison étaient confiés à des femmes d'un certain âge ou à de petites filles non pubères, emmenées de Lamta, la banlieue de Fès, où les gens avaient gardé leur allure paysanne. Le fait que Lalla Fatima exigeait de ces *mtallmates*- apprenties- une propreté parfaite, ne l'em-pêchait pas de faire en sorte qu'elles gardent leur aspect engoncé. Vêtues de blouses de texture grossière, entourées d'un pagne noué autour de la taille, elles ne risquaient pas d'accrocher le regard. D'autant moins que le foulard obligatoire devait cacher leur chevelure, souvent noire et épaisse, que si Omar ne saurait voir.

Malgré toutes ces précautions, Lalla Fatima ne baissait jamais la garde. Elle épiait le moindre regard, le moindre geste de tout ce monde, tendait l'oreille à la recherche du moindre indice ou lapsus révélateur. Dada Rihana devenait son alliée pour cette tâche. Un simple signe ou mot de familiarité ou de gentillesse de l'homme de la maison à l'égard d'une *mtallma* était motif d'un renvoi immédiat de la dévergondée. S'en suivait la recherche d'un argu-ment justifiant le départ de la malheureuse et celle d'une remplaçante. La petite enfance d'Aïcha avait été bercée par un ballet continu de va-et-vient de *Mtallmates*. Elle ne comprenait pas pourquoi sa maman ne laissait pas le temps d'apprendre aux jolies apprenties.

La mort tragique de son mari, sidi Omar, et son déménagement chez son père, calmèrent un peu la suspicion de Lalla Fatima. Elle relâcha sa vigilance vis-à-vis des bonnes. Hajj Abdeslam son père n'avait pas besoin d'elle pour le préserver de la tentation. Il avait sa femme Lalla Meriem,

son ange gardien. Et plus tard, l'âge, la plus efficace des ceintures de chasteté. Aicha regarda sa mère avec un air de reproche doublé de tendresse. Son visage cramoisi, ses grosses joues tombantes quise gonflaient et se vidaient comme un soufflet, sa position pliée les mains sur les cuisses, dénonçaient l'effort fourni à monter l'escalier sans bruit. Elle enlaça ses épaules larges et tombantes, lui dit qu'elle allait l'accompagner dans sa chambre et demanda à Zineb de l'attendre. Mais Lalla Fatima prit le bras de cette dernière :

- Zineb fait partie de la famille. C'est la sœur que tu n'as jamais eue. Je vais m'appuyer sur elle aussi. Je n'ai plus de force dans les jambes.

En marchant, elle passa le message qui convenait à la discussion espionnée :

- C'est la volonté divine. Personne ne peut la rectifier. Arrivée devant la chambre où elle avait l'habitude de dormir lorsqu'elle venait chez sa fille, Lalla Fatima se redressa et demanda à Aicha si elle avait fait ce qu'elle lui avait recommandé. Quand elle entendit sa fille lui répondre qu'elle n'avait pas la tête à ça, elle lui rétorqua qu'elle n'avait pas de tête du tout. Puis, avec une force rappelant à Aicha l'énergie de sa mère quand elle l'attrapait en faute, elle l'entraîna avec Zineb à l'intérieur de la chambre, ferma la porte et tourna la clé à double tour.

- Maintenant, tu vas me donner ton oreille et faire ce que je te dis.

- Shakespeare se serait contenté de dire, lend me your ears. Ici, on veut que tu donnes ton oreille, pas seulement que tu la prêtes.

Sans faire attention aux paroles de Zineb, lalla Fatima qui tenait toujours sa fille d'une main de fer, la fit assoir sur le bord du lit :

- Lorsque ton père est mort ... Aicha l'interrompit avec lassitude :

- Je sais maman. Les cousins de papa, dont tu ne soupçonnerais même pas l'existence, ont débarqué chez toi avec deux adouls.

Si Aicha avait cherché à écourter la discussion et

à dissuader sa mère de ressasser des choses qu'elle connaissait par cœur, elle avait non seulement échoué mais avait même réussi à déclencher un déferlement de souvenirs que rien ne pouvait plus arrêter. Lalla Fatima enchaîna en trombe et raconta comment cousins et notaires avaient tout inventorié. Jusqu'aux ustensiles de cuisine. Jamais elle n'a pu oublier ce spectacle qu'elle avait alors observé à travers la fente de la porte : les affaires personnelles de son mari, étalées sur les matelas tandis que les cousins les tripotaient ; chaque pièce, tournée et retournée pour en estimer la valeur. C'était comme une vente aux enchères. Rien ne les arrêta. Ni les circonstances tragiques, ni la vue de la petite Aïcha qui assistait, tétanisée, à tout le remue-ménage qu'ils provoquaient dans leur maison et dans leur vie. L'un de ces vautours défit le bout d'un matelas pour voir s'il était bourré de laine ou uniquement de crin. Il arbora une mine réjouie lorsqu'il constata que ce n'était pas du crin.

A Lhadj Abdesslam, le père de Lalla Fatima qui lui recommandait un peu de pudeur, il répondit qu'il ne faisait que ce qui était légal. Ce à quoi son frère Hassan rétorqua que tout ce qui était légal, n'était pas moral. Lhadj Abdesslam trancha d'une voix ferme que ce geste n'était ni moral ni légal. Pour la bonne raison que les matelas et le tapis étaient les biens propres de l'épouse. Ne pouvant prétendre le contraire, les Adouls confirmèrent. Ce qui n'empêcha pas le cousin de continuer à tripoter le matelas.

C'est comme ça qu'il trouva «le bas de laine», qu'il tira d'un air triomphant. L'un des adouls, dont les yeux sortirent de leurs orbites à la vue de la liasse d'argent, la récupéra en un tour de main. Il commença par la compter avec une rapidité de banquier, mouillant ses doigts avec sa salive pour mieux faire glisser les vieux billets. Puis il annonça la somme, sans que personne ne puisse vérifier ses dires, et se hâta de cacher la liasse dans sa chakara. Enfin, il grommela que cet argent faisait partie de l'héritage à partager par la suite. Les adouls n'écoutèrent ni les protestations du père et du frère, ni celles des cousins déçus par une décision qui les privait d'un pécule qu'ils espéraient empocher tout de suite. Enhardis par cette décou-

verte, ils continuèrent de fouiller des yeux toute la maison et d'explorer de leurs mains, toute chose suspectée d'avoir de la valeur. De temps en temps, ils disaient : *celui qui prive un héritier de son héritage, sera privé le jour de la résurrection de voir le visage de Dieu*. Hassan comprit que les cohéritiers les soupçonnaient d'avoir dissimulé des choses précieuses. Il leur répondit que les *soupons injustifiés constituaient un péché*. Après un intense tir croisé à connotation religieuse, Hassan prit sa nièce par la main avant de lancer sa dernière rafale sur un ton de prédicateur : «*ceux qui mangent les biens d'un orphelin, allument le feu dans leur ventre*».

Ce dernier boulet coranique mit les cousins dans une rage hystérique. Car même ceux qui avaient un minimum de connaissances religieuses savaient que par le ventre, le verset désignait la progéniture. Comment un ammi - homme ordinaire -, osait-il menacer des chorfas par un verset prédisant le malheur à leurs enfants ? Eux, descendants du Prophète, qui dans un hadith leur avait promis que leur chair ne serait jamais touchée par le feu de la Géhenne. Même les colonisateurs mécréants les respectaient, les flattaient et cherchaient leur alliance. L'adoul, désireux de faire oublier à ses clients l'épisode de l'argent empoché, manifesta avec beaucoup de zèle son indignation devant cette offense : les français ont bien raison de maltraiter ces nationalistes qui pervertissent la société, veulent interdire ce que Dieu a permis, permettre ce qu'il a interdit et qui se comportent avec les *filis* du Prophète comme avec le commun des mortels. Sans l'intervention de Lhadj Abdesslam, les paroles se seraient transformées en coups de couteaux. Il aura fallu toute son autorité pour que son fils évacue les lieux, non sans lancer un dernier projectile :

- Le vrai *chrif* est celui que les français, tes maîtres, ont tué. Et non pas ceux qui sont en train de piller sa fille et sa femme.

Ce dernier tir jeta le froid et l'effroi. Tous savaient qu'avec cette phrase, Hassan venait de sceller son sort. Le protectorat réglait le malaise de ses protégés par la matraque et jetait en prison sur simple dénonciation. Sans, ou après

un jugement de façade énoncé dans des tribunaux où il y avait le glaive, sans la balance.

Le lendemain, le blasphémateur fut jeté à *Ain LKadouss*, la terrible prison de Fès, puis transféré au bagne d'Ain Moumen, dans le sud. Là où le père d'Aïcha avait été tué quelques jours plus tôt d'un coup de pied asséné par un gardien qui avait visé ses parties intimes. Nombreux sont ceux à être sortis de ce trou les pieds devant. Hassan eut plus de chance. Il allait sortir debout. Mais en boitant. La famille était restée sans nouvelles de lui pendant plusieurs mois. Après plusieurs démarches, son beau-père, qui faisait partie des notables de Kenitra, réussit à obtenir une autorisation pour lui rendre visite. Il prit avec lui la photo de Moumen, né six mois après l'arrestation de son père. Ce notable, qui affichait sa désapprobation pour le mouvement nationaliste et une apparente sympathie vis-à-vis du protectorat, justifia le choix du prénom de son petit-fils. Il voulait qu'à travers ce prénom à double connotation, religieuse et pénitentiaire, on continue à se rappeler le pouvoir de la foi tout en se souvenant de ce bagne, emblème de cette époque d'oppression. Non pas pour entretenir la rancune comme il disait, mais juste pour rafraîchir la mémoire de la génération de ses petits- enfants. Car le souvenir est utile pour garder la foi. Heureusement pour lui, le protectorat n'avait pas estimé nécessaire d'établir un registre d'état civil pour les marocains. Sans ce mépris pour les indigènes, dont la naissance ou la mort étaient kif-kif, les conséquences auraient pu être bien terribles pour le notable, coupable de crime de lèse-majesté. Ses petits enfants n'auraient plus eu accès à l'école française. Et surtout, ses interventions en catimini pour les nationalistes arrêtés n'auraient plus été prises en considération. Peut-être aurait-il même rejoint son gendre à Ain Moumen. Mais, comme il ne déclara le prénom choisi que devant un mouton égorgé le septième jour de la naissance de Moumen et de quelques parents courageux, la connotation criminelle passa inaperçue. En revanche, il fut réhabilité au sein de la famille qui le regardait auparavant avec méfiance.

Le fait qu'Hassan soit appelé «point virgule», à cause

du mouvement de sa jambe brisée sous la torture qui lui faisait tourner le pied plusieurs fois avant de le poser en pointe au sol, ne l'empêcha pas d'être heureux. Tout boiteux qu'il fut, il vit se concrétiser les deux rêves qui avaient meublé sa solitude dans les multiples bagnes où il était passé et qui l'avaient aidé à supporter les humiliations : la décolonisation et pouvoir inculquer à ses enfants le sens du devoir, de la dignité, en leur apprenant à ne jamais s'aplatir face à l'oppression ou se résigner devant la fatalité. Moumen, empli d'admiration et de respect pour son père, l'écouta et marcha d'un pas ferme sur ses traces. Ce qui, après l'Indépendance, le mena tout droit dans des geôles aussi sordides qu'Ain Moumen, avant que cette prison ne soit surpassée par Tazmamart, sa version perfectionnée. Ceux qui avaient pris les rênes du pays ne se montrèrent guère plus cléments que les colonisateurs envers les trublions qui avaient la contestation dans les gènes. Lalla Fatima se mit soudain à sangloter. Aïcha s'y attendait. Elle avait suivi l'évolution du visage de sa mère à travers l'acheminement de ses larmes. Les gouttes glissant en cascades sur ses joues lisses au teint de pêche se raréfiaient avec le temps. Elles se perdaient de plus en plus dans les rides, puis dans les sillons et les crevasses. Ses mains ridées cachaient un visage de plus en plus terne, délabré par le veuvage. Mais la peine était demeurée la même. Même plus rares, les larmes n'étaient pas de circonstance, comme disaient ses petites filles chaque fois qu'elle larmoyait pour un oui ou pour un non. Aïcha l'écouta pour la énième fois s'indigner contre la décision de son père qui lui avait fait quitter Fès manu militari quatre jours après la mort de son mari. L'arrestation de son fils lui avait fait oublier tous les us et coutumes.

- Ce retour fut un déchirement, même si j'avais habité Port-Lyautey avant mon mariage et que j'en avais gardé de bons souvenirs.

Comme chaque fois que Lalla Fatima revenait sur cette époque de sa vie, Aïcha s'inquiétait. Evoquer les moindres détails d'un passé révolu, avec des noms oubliés et occulter le présent, lui faisaient craindre un début d'Alzheimer. Ses filles avaient beau lui répéter que leur grand-mère

s'accrochait à son passé pour fuir la vieillesse et l'immobilité de sa vie actuelle, ses craintes se renforçaient de jour en jour. Elle exprima son inquiétude en français à Zineb :

- Oublier que Port-Lyautey est redevenu Kenitra depuis plusieurs générations est inquiétant. D'autant que la ville n'a porté le nom du premier résident général du protectorat au Maroc, qu'entre 1932 et 1956. C'est l'Alzheimer.

- Lyautey doit sauter de joie dans sa tombe d'entendre une femme de famille nationaliste l'associer encore à une ville marocaine. On lui avait fait cet honneur peu avant sa mort, pour le réhabiliter après qu'il eut été désavoué. Sa défaite pendant la guerre du Rif devant Mohamed ben Abdelkrim El Khattabi, et surtout son manque de respect des politiques de son pays lui furent fatals. Il a dû quitter le Maroc à bord d'un navire de commerce et débarquer en France dans l'indifférence et l'anonymat. On le remplaça par un autre résident général, et on confia la campagne militaire au Rif à Pétain. Le héros de Verdun se chargea d'écraser le héros d'Anoual trahissant ainsi ses principes, en attendant de trahir son pays. Ecrasé par la coalition franco-espagnole et les avions répandant des gaz mortels, le moujahid marocain finit par se rendre au Maréchal français. Il exprima son amertume en déclarant que les Européens se considéraient civilisés parce qu'ils avaient des armes modernes, et lui et ses guerriers des sauvages parce qu'ils avaient des armes primitives. Il exprimait à sa manière le *Malheur aux vaincus* de ses ancêtres, défaits par les Romains.

Mais le sort du vaincu fut plus glorieux que celui du vainqueur. Si tous les deux ont connu l'exil, le premier est resté pour son pays, l'Afrique du nord, le monde arabo musulman et les pays du tiers monde en général, le symbole du patriotisme, du courage et du génie militaire. Son exil à l'Île de la Réunion, ne l'a pas fait oublier. Vingt ans après, les nationalistes marocains avec la connivence du roi Farouk, interceptèrent le bateau qui transitait par port Saïd sur sa route pour la France où le résistant marocain devait finir son exil pour le reste de ses jours. Accueilli en héros en Egypte qui était le leader du monde musulman, il garda son titre d'Emir, acquis en tant que chef de guerre.

Sa demeure au Caire était devenue un passage obligatoire pour les nationalistes et les résistants du monde entier. Il était devenu aussi célèbre que l'avait été avant lui l'Algérien Abdelkader réfugié en Syrie, qui avait lui aussi acquis son titre d'Emir en menant la résistance contre le colonisateur. Le destin a même créé un lien de sang entre les deux moujahidines à travers le mariage d'un fils de Khattabi avec une petite fille de Abdelkader. Quant au vainqueur, son ralliement à l'ennemi pendant la deuxième guerre mondiale a effacé des mémoires ses exploits et son patriotisme pendant la première. Condamné à mort, et ballotté dans son propre pays entre le fort de Port-Talet et la citadelle de Pierre-Levée, il n'était plus connu au port Joinville à l'Ile D'Yeu que comme le plus vieux condamné à mort. Mon père disait en parlant de Pétain que sa fin était une punition de Dieu pour son acharnement contre El Khattabi dont le seul crime était de vouloir libérer son pays. Il ajoutait le plus sérieusement du monde en hochant la tête : qui sait si tous les crimes que Pétain avait commis à la fin de sa vie contre son propre pays, et ses concitoyens juifs, ne faisaient pas partie de ce châtement divin !

Aicha écoutait la tirade de Zineb en se disant qu'elle n'en ratait pas une pour fustiger le colonialisme. Juste au moment où elle pensait que son amie avait épuisé le sujet, avec cette explication pour le moins fataliste de cerevirement incompréhensible d'un maréchal de France à la fin de sa vie, son amie se lança de nouveau :

- Lyautey, qui affirmait que le Maroc était un pays avec une histoire et un passé, a dû se sentir désavoué lorsqu'on a gommé le passé de Kenitra, pour lui donner son nom. Après l'Indépendance, il dut subir un autre désaveu quand la ville reprit nom originel, comme s'il n'avait jamais existé. Même sa dépouille n'a pas échappé à ce va-et-vient. Mort en France, il fut enterré selon sa volonté, à Rabat, la capitale qu'il avait choisie pour ce pays, considéré comme sa conquête. Mais quelques années après l'Indépendance du Maroc, son corps fut de nouveau rapatrié en France où, pour récompense de ses faits d'armes, on l'inhuma au Panthéon.

Zineb conclut avec son humour meurtrier:

- Je suis sûre que Lyautey aurait préféré le voisinage d'un jeune Marocain à celui du marquis Nicolas de Condorcet. Cela ne veut pas dire qu'il reposera enfin là où il est. On a bien déplacé le comte de Mirabeau, premier enterré au panthéon. Tout ce remue-ménage prouve que ce chantre du colonialisme s'était trompé du tout au tout.

Lalla Fatima n'essaya pas de comprendre ce qui avait tant fait rire Zineb et sourire Aïcha. Elle reprit le cours de son histoire. Et pour ne plus perdre les pédales, elle se garda bien de prononcer de nouveau le nom de celui qui avait suscité une discussion à laquelle elle n'avait rien compris, et dont l'humour l'aurait sûrement choquée.

- Tu sais que ton grand-père avait quitté Fès après les émeutes de 1930 provoquées par Le *Dahir*.

Aïcha comprit que sa mère parlait du Dahir berbère qui faisait partie de la politique coloniale du «diviser pour mieux régner». La France qui avait planifié l'occupation du Maroc après celle de l'Algérie, n'avait pu le faire que grâce aux guerres intestines et aux divisions : des roguis hors la loi - surgirent dans tout le pays. L'un d'eux avait même kidnappé un journaliste américain et répondait à ceux qui brandissaient la menace de l'arrivée de la marine américaine pour le punir, qu'un loup des montagnes ne craignait pas les requins. Un autre rogui, appelé Bou Hmara - l'homme à l'ânesse - qui faisait sa propagande à dos d'âne, prétendant être le fils aîné du sultan Moulay Lhassan, dama le pion pendant plusieurs années à ses deux fils, Moulay Abdelaziz et Moulay Hafid qui s'entre-tuaient pour le trône. Pendant qu'on usait les dernières forces du pays à conquérir un pouvoir déjà ailleurs, et que l'élite pensante, était affairée à débattre s'il était *halal* ou *haram*-licite ou pas- de débiter le jeun alors que l'annonce de l'apparition de la lune du mois du Ramadan avait été faite par télégramme, le sort du pays se traitait entre les grandes puissances coloniales. Une fois le Maroc mis sous tutelle, après une *entente cordiale* entre elles, l'armée d'occupation déclara que les montagnes étaient bled siba - pays de dissidence -, les isola et les mâta, sous prétexte qu'elles n'obéissaient pas à l'autorité du Makhzen. Des

massacres, appelés de façon éhontée pacification, durèrent plusieurs décennies sans que les autres régions, appelées Bled el Makhzen - pays qui obéit au pouvoir central - ne bougent. Lorsque sous la pulsion du mouvement nationaliste, les citadins prirent la relève de la résistance, les théoriciens du Protectorat imaginèrent un autre scénario de division. Pour que ce mouvement n'atteigne pas les montagnes, ils déclarèrent que montagnards et citadins n'étaient pas de la même race. Les premiers furent catégorisés Berbères, les seconds arabes. A chacun ses lois : Azref - lois coutumières - pour les berbères, et lois coraniques pour les Arabes. Et pour marquer la frontière que le protectorat cherchait à dresser entre les marocains, un laissez-passer fut instauré entre les villes et les montagnes. Au lieu de diviser, le Dahir berbère cristallisa l'unité du pays, forgée par l'Histoire qui a fusionné races et destins depuis longtemps. Toute la population se dressa contre cette manœuvre qui cherchait à désarticuler et désagréger le pays. Vouloir distinguer les Berbères des Arabes, était comme vouloir séparer l'hydrogène de l'oxygène dans l'eau. Les nationalistes se mobilisèrent à travers le pays pour expliquer la perfidie du Dahir.

Le Latif fut psalmodié dans les mosquées, symboles d'unité de tous les musulmans. Les marocains avaient fait de cette prière, traditionnellement utilisée en cas de détresse avec l'autorisation des sultans et sous la direction des oulémas et chorfas, une arme politique pacifique mais efficace contre l'occupant. Ses paroles et son rythme fédéraient les émotions populaires en temps réel. Cette imploration de la *miséricorde de Dieu dans ce que le destin avait décidé*, scandée dans les mosquées où les forces coloniales ne pouvaient pénétrer, attirait les foules montagnardes et citadines. Les autorités coloniales cueillaient les prieurs à la sortie pêle-mêle, mettant tous les effectifs et toute la brutalité à empêcher la fusion entre eux et la rue.

Des méthodes vite devenues inefficaces. Avec le temps et l'expérience, le peuple avait appris que la rue appartenait à ceux qui l'occupaient. Le Latif et la répression ralliaient de plus en plus de gens et les manifestations devenaient de plus en plus fréquentes, importantes et houleuses. Plus

les troupes coloniales cognaient, plus la rue grognait. Cette prière, répétée tel un slogan, tonna dans les manifestations, à travers les villes et les montagnes. Les marocains, dans leur diversité, demandaient à *Dieu le miséricordieux de ne pas séparer les frères Berbères et Arabes.*

- Mon père avait été arrêté dans l'une de ces manifestations, emprisonné et torturé. Quand il fut relâché, il se savait fiché, sans liberté de manœuvre. Et surtout, sans espoir de pouvoir gagner sa vie dans le commerce, morose depuis que Fès avait été déchue en 1912 de son statut de capitale, Lyautey ayant déplacé la capitale à Rabat, une ville côtière à portée des canons de bateaux de guerre. Sa fronde, contre ce qui fut qualifié de «*Traité de vente du pays aux mécréants*», lui fut fatale. Un ami, qui avait quitté la ville dès le début du protectorat, lui avait envoyé un émissaire pour le persuader de déménager à Kenitra. Ce bourg situé au centre de grandes plaines fertiles et sur la jetée du Sebou, l'un des plus grands fleuves du Maroc, venait de connaître un grand développement grâce au port rénové et élargi pour faciliter le débarquement des troupes françaises. Les colons, arrivés en masse aux troussees des militaires, l'avaient érigée en capitale de la colonisation du Gharb.

Quant aux commerçants fassis et soussis d'Agadir qui avaient flairé l'avenir de cette petite ville, ils en avaient fait une plaque tournante d'une activité commerciale et nationaliste. Certains fassis étaient persuadés que l'une des raisons motivant Moulay Driss à choisir le site de Fès, en plus de sa situation stratégique au milieu des tribus guerrières qui l'avaient accueilli et pris comme guide spirituel et chef militaire, était sa position de relais entre le Soudan et l'Atlantique que lui conférait le Sebou dont l'embouchure se situe à Kenitra.

Aicha savait qu'il ne servait à rien d'essayer d'arrêter la logorrhée de sa mère. Quand cette dernière évoquait sa ville natale, elle cherchait à lui donner des lettres de noblesse et ouvrait tous les tiroirs. Rien ni personne ne pouvait alors l'arrêter. Essayer de le faire revenait à un casus belli. Le flot de souvenirs se transformait en flots de larmes et jérémiades sur sa santé et sa vie, devenues un

fardeau pour elle et pour les autres qui s'en désintéressaient. Aïcha avait appris à faire semblant d'écouter. Lalla Fatima était le genre de conférencier qui se moquait bien que le public s'intéresse ou pas à ce qu'il disait. L'essentiel était d'en avoir un.

Lalla Fatima reprit donc l'histoire de leur émigration :

- Mon père nous précéda à Kenitra avec Hassan, mon frère aîné. Avant de nous quitter, il avait recommandé, d'une voix étouffée par l'émotion, de prendre soin les uns des autres. Lui, était entre les mains de Dieu. Si Kenitra n'était pas un désert, il nous rapatrierait dès qu'il aurait trouvé un toit.

Il recommanda à mon grand-père et à mon frère Allal, qui avait quatre ans de moins que moi et plusieurs décennies de moins en maturité, de veiller sur ma mère et les filles : ma sœur cadette et moi. Se voir mettre sous la protection d'un vieux et d'un adolescent, ne fâcha ni ma mère, ni ma sœur, ni moi. C'était normal. C'étaient des hommes et nous étions des femmes. En plus, le prénom prestigieux du leader nationaliste que portait l'adolescent, lui valait le respect. Quant au vieux, il était un beau-père. Avec tous les droits que ce statut conférait. Ma mère, qui n'avait pas une *grossesse précieuse* comme moi et qui tombait enceinte dès qu'elle finissait d'allaiter, avait d'autres préoccupations que ce genre de susceptibilités. Ce n'est que par la suite, après notre déménagement à Kenitra, que sa personnalité se révéla. Pourtant son cycle de grossesse s'était accéléré. Les deux filles jumelles et le garçon qu'elle eut, n'avaient que onze mois de différence. A l'époque, il n'y avait pas de télévision pour occuper les hommes. Et l'allaitement long, comme méthode contraceptive, n'était pas toujours efficace. Le fait de ne pas avoir les parents dans les jambes, a dû aussi donner plus d'entrain à mon père. Et sûrement plus d'autorité à ma mère.

A Kenitra, Lhadj Abdesslam et son fils Hassan trouvèrent que le groupe de Fassis et de Soussis avait déjà créé un quartier mitoyen au village, réservé exclusivement aux Européens. Certains avaient transformé les nouallas –

chaumières - qu'ils avaient acquises auprès des Kénitréens de souche, en maisons de plusieurs étages où cohabitaient plusieurs familles. Les juifs les plus riches avaient pu acquérir la nationalité française et avaient déjà quitté ce quartier indigène pour le village. Les plus pauvres se partageaient des fondouks. Les Fassis les plus riches avaient construit des maisons dans le style andalou, comme à Fès. Certains avaient même ajouté une *Massriyya*. En entendant ce mot, Aïcha se dit que les mariages de *Moutaa* - plaisir - pratique courante pendant le pèlerinage, avaient laissé des traces dans l'architecture et le langage des Fassis, bien plus que dans leur mémoire. Ces pèlerinages, effectués en caravane, pouvaient durer plusieurs mois voire des années. Et comme pèlerinage ne voulait pas dire abstinence, les pèlerins qui portaient souvent sans leurs légitimes, nouaient des liaisons, appelées *mariages de plaisir*, pour ne pas commettre le péché de chair hors mariage. L'étape égyptienne obligatoire, était, à cause de l'attrait de ses villes et de ses femmes, la plus longue. Donc la plus propice à ce genre de contrats où, contre une somme d'argent, un homme pouvait prendre du plaisir avec une femme pour une durée indéterminée. Les subterfuges des religieux ajoutés à la pauvreté des habitants rendaient ces liaisons licites et à portée de bourse des riches pèlerins qui joignaient, en toute bonne conscience, le sacré à l'agréable et aux affaires. Ce mariage durait tant que durait le séjour qui durait tant qu'il y avait plaisir. Mais parfois le cœur balançait entre la nostalgie du pays et le plaisir. Les pèlerins revenaient alors au pays avec l'égyptienne. Dans les grandes maisons de Fès, la partie réservée à la *Massriyya* ramenée dans les bagages du Hajj, avait gardé son nom, comme une sorte de nostalgie dont beaucoup ignoraient la cause. Ainsi, la grand-mère d'Aïcha n'avait jamais pu lui expliquer pourquoi elle appelait «égyptienne» cette pièce qui lui servait de chambre à coucher. Aïcha était sûre que si elle en avait connu la raison, elle n'aurait jamais permis à son mari d'en prévoir une dans la maison qu'il construisit à Kenitra. Lalla Fatima continuait à raconter leur déménagement à Kenitra :

- Mon père fut accueilli à bras ouverts par les fassis. Son ami lui céda le deuxième étage de sa maison. Le même ami qui avait la concession de pêche sur le Sebou, lui prêta un camion. Ainsi il vint nous chercher à Fès.

Son absence n'avait pas duré plus de quatre mois. Mais pour moi c'était un siècle. Non qu'il me manquait particulièrement. Mais à cause des jérémiades continues de ma mère. Et aussi à cause de l'excès d'autorité de mon grand-père. Un beau jour, il avait décidé sans crier gare, de ne plus nous envoyer ma sœur et moi à *Dar Fkiha* - maison de l'érudite. Ma mère essaya bien de protester. Mais à cette époque, on ne badinait pas avec les beaux-parents. D'autant que l'enjeu n'en valait pas la chandelle. A part la broderie, ma sœur et moi n'avions pas appris grand-chose. Surtout pas écrire ou lire. Celle que tout le monde appelait Lalla Fkihti, ne distinguait pas l'Alif - première lettre de l'alphabet arabe - du bâton. Par contre, ce que nous avons appris était suffisant pour nous permettre de broder les rideaux, les housses de matelas pour nos trousseaux. Cette décision de mon grand-père avait été prise pour punir Dada Lyakout.

Les retards de cette dernière qui nous accompagnait, devenaient de plus en plus longs. Mon grand-père craignait qu'elle ne remette en cause son statut. Les nationalistes commençaient à demander l'interdiction de la traite d'esclaves. Les bruits couraient que ces derniers pouvaient porter plainte au bureau des affaires indigènes pour être affranchis. Ma grand-mère, Lalla Kenza, avait beau lui rappeler que son père avait bien affranchi Dada Massouda et son mari Ba Massoud sans qu'ils le quittent pour autant, aucun des arguments ne réussirent à convaincre mon grand-père. Il décida que Dada Lyakout ne devait plus sortir. Et par ricochet, ma sœur et moi. Le plus heureux pendant l'absence de mon père, fut mon frère, Allal. Lui, échappait à la surveillance de mon grand-père. Supposé aller à l'école, il se rendait à Jnane Sbil. Dans ce grand jardin public, il s'adonnait à son sport favori : la contemplation. Il aimait observer le va-et-vient des gens désœuvrés comme lui. Et surtout, écouter les discussions des femmes et des jeunes filles, soustraites à la vigilance

des maris et des parents. Leurs confidences retenaient son attention plus que le bourrage de crâne que sa pauvre tête, plusieurs fois couverte du bonnet d'âne, ne pouvait supporter. Plus ses lacunes augmentaient, plus l'école buissonnière devenait sa planche de salut. Au retour de mon père, ma mère avait déjà ramassé tout ce qui lui appartenait. A savoir, son trousseau de mariage : matelas en laine et tapis. Heureusement que le reste appartenait à mes grands-parents. Autrement on se serait retrouvé à dormir par terre. Ce qui n'aurait pas dérangé ma mère qui depuis l'absence de mon père n'avait fait que survivre.

Quelques jours après, mon père donna le signal du départ. Comme c'était le printemps et que le temps était beau mais incertain, il s'était bien assuré la veille que le ciel était rouge au coucher du soleil. Faute de bulletin météorologique, on faisait confiance à l'infailibilité du dicton : «si le ciel est rouge au coucher, selle tes chevaux pour voyager, et s'il est rouge le matin, rentre les aux écuries». Ma mère, qui n'avait pas arrêté de vérifier la position de ses babouches lorsqu'elle les enlevait, était sûre que le départ était éminent. Sa babouche gauche s'était enfin posée sur la droite. Un autre dicton ne l'avait jamais trahie, qui assure que lorsque la babouche droite se pose sur la gauche, le voyage est improbable alors qu'il est assuré dans le cas contraire. Comme les deux dictons rimés concordaient, il n'y avait plus d'hésitation à avoir. Le voyage fut fixé au lendemain. D'autant que ce lendemain ne tombait ni un mardi, ni un vendredi, jours où mes parents n'entreprenaient jamais de voyage.

Je n'oublierai jamais ce périple. Je garde toujours cette odeur nauséabonde de poissons qui nous fit vomir maman et moi durant tout le trajet. Mon père affirmait que c'était plutôt les virages de Zagotta qui ne nous convenaient pas. S'il y en avait qui devaient réellement se plaindre de l'odeur, c'étaient plutôt mon frère, ma sœur et Dada Lyakout, assis à l'arrière du véhicule.

Comme chacun avait son rythme, mon père, par peur de se faire éclabousser, ordonnait au chauffeur de s'arrêter à la moindre alerte. Quand ma mère ne vomissait pas, elle gémissait. Mon père essayait de détourner son atten-

tion vers la beauté de la nature. Elle qui aimait tant les fleurs, restait indifférente à celles de toutes les couleurs qui tapissaient la route. Celle qui d'habitude nous récompensait d'un baiser et d'une bénédiction, capables de nous donner des ailes et de l'ardeur pour traquer la moindre tâche rouge, ne jetait même pas un regard aux îlots de coquelicots dont le rouge intense des pétales laissait apparaître le noir corbeau de l'intérieur. Et pourtant, avec le quart de ces fleurs, elle aurait pu fabriquer une quantité de pommade suffisante pour afficher un beau teint toute sa vie. L'odeur des orangers, qui embaumait l'air, n'arrivait pas non plus à chasser celle qui lui soulevait le cœur. Dada Lyakout, habituée à nettoyer le poisson, était la moins dérangée. Mais elle ne ratait aucun arrêt pour demander qu'on l'aide à descendre du camion. Pas pour respirer l'air frais. Mais plutôt pour que le chauffeur lui tende la main et la soutienne quand elle se jetait dans ses bras pour descendre. Pendant que mon père soutenait la tête de ma mère qui vomissant ses tripes, elle, tentait sa chance avec ce frère de couleur.

Malgré l'inconfort de ce voyage, j'étais heureuse. J'avais le sentiment qu'il m'ouvrait de nouveaux horizons. Pas comme celui que j'ai fait plus tard, après la mort de ton père, où j'avais tout au long de la route, pleuré mon mari et ma vie enterrée avec lui.

Aicha enlaça sa mère, lui embrassa les mains à l'endroit et à l'envers, lui enleva son foulard et passa ses doigts dans ses cheveux. Elle retrouva cette sensation de sérénité de son enfance, lorsqu'elle les touchait et les humait. Ils étaient maintenant blanc neige et épars. Mais ils avaient conservé ce même toucher duveteux que lorsqu'ils étaient épais et noirs. Elle regretta de s'être privée du plaisir de cette sensation depuis son adolescence. Enfant, la susceptibilité de l'orpheline à fleur de peau, sans sœur, ni frère, au milieu d'une smala de tantes, cousines et cousins, sa mère était son seul point de repère. Avec les bouleversements de l'adolescence, ce bouclier était devenu enfermements. Le havre de sécurité où elle se réfugiait quand elle se sentait agressée et désemparée, commen-

çait à devenir un mur sur lequel elle cognait. Sa mère était devenue son souffre-douleur. Elle lui reprochait tout et rien. Lui faisait endosser la responsabilité de ses frustrations. Son analphabétisme, son veuvage, sa dépendance vis-à-vis de son père la diminuaient à ses yeux. Elle lui en voulait pour son aspect traditionnel dont elle était aussi peu fière que Rabha la fille de leur bonne Fatna l'était de celui de sa mère. Même si tout différenciait les deux femmes. Le visage de Lalla Fatima, à la peau rosée même sans maquillage, auquel elle n'avait pas droit en tant que veuve, trahissait son origine bourgeoise. L'élégance de ses tenues traditionnelles, caftan couvert d'une *mansouriya* transparente de couleurs discrètes et coordonnées qui sentaient toujours l'encens, faisait l'admiration de ses copines. Ce qui n'était pas le cas de Fatna, la mère de Rabha, dont le front et le menton, marqués de tatouages qu'elle avait essayé d'effacer avec l'esprit de sel, révélaient ses origines paysannes. Elle n'enlevait la serviette qui entourait ses habits imprégnés d'odeur de cuisine et de son corps toujours en mouvement, que le soir, pour dormir. Ses tenues de seconde main étaient mélangées avec un tel mauvais goût qu'on avait l'impression que c'était recherché. Son statut de bonne la mettait au-dessous du statut d'esclave de Dada Lyakout et Dada Rihana et la rendait corvéable toute la journée. Son bonheur, sa fierté et ses droits se limitaient à voir sa fille scolarisée, habillée et jouer, comme et avec les enfants et petits-enfants des maîtres de la maison. La gratitude qu'elle manifestait envers Hajj Abdeslam, pour l'avoir hébergée avec sa fille, la faisait plier aux desiderata de toute sa progéniture. Elle ne se rendait pas compte qu'elle perdait ainsi l'estime de sa fille.

Un jour, cette dernière fut tellement gênée par l'aspect et l'humilité de sa mère, qu'elle la présenta à une copine française comme sa Fatma. Fatma fit semblant de ne pas comprendre l'amalgame. Mais le soir même, elle accompagna Dada Lyakout qui avait l'habitude de s'assurer que les enfants étaient bien dans leurs lits et à qui elle racontait des histoires quand elle était de bonne humeur. Elle entra derrière elle, dans la pièce qui servait de chambre à coucher